

Ma raison plonge, je rêve de plage...

Oscar Viguié. Lauréat du concours de nouvelles du CRL 2008, catégorie Lycéens.

Vingt-troisième carnet. À croire que ça ne finira jamais. L'âpreté de cette mer tant de fois empruntée. Elle continue au loin, s'étalant d'un bout à l'autre de l'horizon tel un tapis aux teintes bleutées et aux bordures infinies et agitées. Je ne sais pas depuis combien de temps nous naviguons. Depuis quelques mois il me semble. Une dizaine, je crois. De toute façon le temps n'a plus d'importance. Seules la météorologie et les prises de la pêche du jour sont importantes. Pirates nous sommes, ou étions tout du moins. Notre radieux trois mats parcourt les flots, brise les vagues et, grâce à ses quarante-trois canons, pulvérise les bateaux-proies. Parmi ces proies : les navires marchands, les transporteurs officiels, les frégates, et bien sur, l'Escadron. La flotte de l'Escadron est le plus grand rassemblement de navire de guerre de toutes les mers. L'empire français dirige cette indestructible armée. Enfin, indestructible, pour les novices j'entends. Nous sommes des professionnels, nous ! Les As des As ! L'Élite de la Piraterie ! Rien ne nous a jamais résisté. Nous. Les plus grands. Les plus majestueux. Obligés de pêcher. Nous n'avons pas vu la terre depuis des mois. Pourtant, le Capitaine Coupegorge avait bien gardé le cap. Mais, nous voguons continuellement.

J'ai arrêté de noter le carnet de bord pour en faire une sorte de journal. Je m'applique désormais à retranscrire chaque fait et geste dès l'instant où je les vois. Afin de briser la monotonie. Mais j'ai bien peur que tout ceci ne suffise pas. La journée, les hommes errent sur le pont, ne sachant que faire. Même le Capitaine a perdu de sa superbe ces derniers temps. Il ne rigole plus, ne mange plus. « Je ne supporte plus les algues et le poisson ! » me répète-t-il sans cesse. Les écumeurs se replient sur eux même. Si rien ne se passe dans les prochains jours, j'ai bien peur qu'il y ait d'autres morts. L'un s'est attaché à un boulet et a sauté. L'autre s'est tranché les veines, laissant couler son sang sur le pont inférieur. Les gars l'aimaient bien, il était comme une sorte de petit frère pour eux. Ils l'aimaient bien. Par contre, ils lui en ont voulu lorsqu'il a fallu tout nettoyer... Après ces efforts qui animèrent de façon très brève le navire, pour fêter cela, nous l'avons mangé. Cela s'est passé il y a trois jours. De fait, chacun se demande qui sera le suivant. Qui sera mangé ou mangera ? Qui tiendra assez longtemps ? Les hommes se noircissent. Cela m'inquiète. Il pourrait y avoir des meurtres...

À cet instant je me trouve sur le pont supérieur que les vagues caressent inlassablement de leur écume nacrée. Un des plus grands matelots se trouve à mes cotés. Je ne me rappelle plus de son nom. Plus personne ne s'appelle depuis quelques temps. Il balaye le large comme s'il cherchait quelconque chose pouvant le distraire. Les yeux dans le vide, il murmure tout d'abord puis, suivi par les autres, chante :
« Mon cœur se caille, il a besoin de rocaille.
Ma chaire se liquéfie, mes muscles s'atrophient.
Que fais-je ici, isolé, loin de l'île ?
Je suis ligoté sur ce voilier, par mats et cordages,
Mais surtout par cette mer qui racle le navire.
Les cartes se trompent, et moi j'enrage
Ma raison plonge, je rêve de plage.
J'avale un rat puis un aileron,
Un peu de pain rance. Tout cela me rassasie
La viande se fait rare, la Mort me guette
Mais quelques racontars me redonnent espoir :
Une rambarde, une rafale, un mort
Et ce soir le festin sera là
Sur ce radeau que les points cardinaux
Malmèment au gré du courant, et de leur bon vouloir. »

Cette dernière phrase sonne et résonne sur le navire tel un vulgaire et indésirable écho. Comme à chaque fois. Ces quelques phrases sont devenues notre « cantique ». Elles sont à la fois le symbole de notre tristesse, de notre mélancolie, de notre début de folie mais aussi du maintien de la carcasse branlante de notre fratrie. Tous, unis, autour d'une même envie. La cloche sonne. Il est l'heure d'aller dîner. Le soleil se couche. J'arrête d'écrire pour aujourd'hui.

Un énorme bruit a réveillé l'équipage. Nous avons heurté quelque chose. La terre ? Qui sait ? Je cours au dehors de ma cabine. J'espère que c'est bien la terre. Non. Je veux que ce soit la terre ! Sur le navire un flot continu de marins inonde les escaliers, les cales et se propage en direction de la proue. J'atteins le pont supérieur. Une foule me bloque le passage. Je fonce tête baissée. Les deux plus grands flibustiers s'écartent de mon chemin en me voyant arriver et me laissent contempler le spectacle. Là, juste devant nous, collé à notre navire, dont les cornes de la figure de proue raclent les bords, se trouve un bâtiment dont le métal dans lequel il semble être fait, brille à la faible lueur des torches de notre navire. Il n'y a pas de terre.

Seulement ce bout de ferraille flottant sur l'eau. Je me retourne et demande au hasard :

« - Où est le Capitaine ?

- Il dort, me répond-on

- Alors pré... »

Dans mon dos s'élève au loin une voix : « Non mais vous êtes malades ! Ca vous arrive souvent de foncer dans les autres bateaux comme ça ?! Bande de tarés ! Mais, enfin ! Faites quelque chose pour que votre navire arrête de ravalé le mien ! »

L'homme qui me hurle ces paroles se tient debout sur ce qui est vraisemblablement le pont de son navire. Il crie, m'insulte et vocifère. Enfin un peu d'action. Je me retourne vers les gars et leur dit à voix basse : « Préparez vous à l'abordage ! Allez chercher tout l'attirail nécessaire, on a du gros gibier. Mais discrètement. Il n'a pas l'air de savoir qui nous sommes. Deux consignes : laissez moi un survivant, gradé de préférence et surtout ne touchez à rien sur le navire compris ?! Allez ! Et réveillez-moi le Capitaine ! »

Je virevolte alors et écoute les élucubrations de cet homme qui ne sait visiblement pas qui nous sommes. A la fin de sa dernière tirade, je lui annonce alors : « Ne vous inquiétez pas de la sorte Monsieur, mes hommes sont partis régler ce petit détail. Dès qu'ils reviendront, je suis persuadé que vous nous serez plus amical ! »

L'homme totalement vêtu de noir et ayant le crâne recouvert d'un chapeau mou, plat, noir à pompons rouges, croise alors ses bras et fait mine de patienter. Il marmonne. Une poulie grince au loin. Les gars hissent le drapeau. Ils sont prêts. Des clameurs s'élèvent de part en part du pont et les écumeurs se lancent des mats, suspendus par des cordes, et sautent sur le navire. Ils égorgent le premier homme et s'enfoncent dans les entrailles du bateau de fer par la première des portes. J'entends d'ici les cris apeurés de leurs victimes. Ils en avaient envie. Je les vois déjà raconter au Capitaine et à moi-même leurs exploits et leurs différentes méthodes d'exécution avec leurs petites bouilles d'enfants aux yeux amusés que je connais si bien. Ah ! Ils s'amusent et pas moi ! J'arrête d'écrire. J'ai des choses à faire ; et quelques gens à égorger !

Je suis sur une sorte de plateforme au dehors, proche de la poupe du bâtiment. Les gars s'occupent de défoncer la dernière porte des quelques rescapés de notre abordage. Ce navire est très étrange. Il n'a pas de voile, une colonne de métal trône seule au milieu du pont. Des énormes roues à pales, qui me semble-t-il doivent servir à battre l'eau lorsqu'elles sont en marche, sont à son niveau de chaque côté. Trois

énormes canots se balancent au gré du vent à bâbord et tribord. Deux écumeurs sortent de la carcasse métallique. Ils m'apportent un prisonnier. Il est brun, maigrelet. Ses yeux verts inondent ses joues de grosses larmes. Ils le lâchent devant moi. Il me regarde, haineux.

« - Afin de faire les choses poliment, je me présente. Kärll, lieutenant et scribe du Capitaine Coupegorge. J'ai plusieurs questions à te poser. Toute tentative de fuite ou de semblant de violence sera punie de mort. Présente-toi.

- Je suis le matelot première classe Gordon Johns. Non mais enfin qui êtes vous ? C'est quoi ce délire ? Vous attaquez le paquebot, massacrez tout le monde et vous voulez me poser des questions ?! »

Un des deux flibustiers, Erik je crois, lui décoche un impressionnant coup dans le visage. Son nez saigne. Il soulève une nouvelle fois son bras.

« Non laisse. » Je tourne autour du prisonnier tout en lui parlant : « Ne sais-tu pas qui nous sommes jeune effronté ? »

Il fait « non » de la tête. Il a l'air sincère.

« - Nous sommes les pirates du Capitaine Coupegorge, craints de tous, des terres indigènes jusqu'en Prusse. »

Ces yeux s'agrandissent.

« - Et bien quoi? Parle.

- La Prusse n'existe plus. Les Terres Indigènes non plus. Vous sortez d'un film ou quoi?

- D'un quoi?

- Un film ! Vous savez, les images qui bougent!

- Allons. C'est de la sorcellerie dont tu me parles ou bien essayes tu de m'entourlouper?

- Non! Mais cela me paraît aberrant qu'au Vingtième Siècle des gens ne sachent pas ce qu'est un film!

- Foutaises! Nous sommes au Dix-Septième Siècle! Veux-tu la mort?! »

Je n'ai pas vu le geste arriver. Avec une célérité hors du commun, il a attrapé le sabre d'Erik, a tranché la carotide du deuxième gars et a fait basculer ce dernier dans les eaux profondes. Il court vers la porte et s'enfonce dans le « paquebot ». Je le poursuis, mon cimeterre à la main et hurle : « Cours ! Vas y cours ! Si le ciel ne te foudroie, je te tuerais de mes propres mains! »

Il court vite. Un escalier. Je le descends. J'arrive au milieu d'un couloir dont le sol est couvert d'entrailles et de corps éviscérés.

Gordon est au bout du couloir. Il bifurque sur la gauche dans la même direction que la flèche indiquant « salle des machines ». Je le poursuis. Je passe devant les cuisines où les gars festoient. Pas le temps de les prévenir. Au fond du dernier couloir une épaisse porte de métal est

ouverte. J'y cours et pénètre dans la salle. Cette pièce n'est que tubes métallique et manivelles. Partout autour de moi des vapeurs s'échappent des petites fissures qui criblent le cuivre rouillé. J'entends une sorte de crissement un peu plus loin. J'avance encore et le voit tournant avec rage une énorme manivelle. Il se retourne et me lance alors. « Plus jamais vous ne tuerez ! Vous allez tous crever avec moi ! Ce paquebot explosera avant que vous puissiez faire quoi que ce soit ! » La chaleur augmente tout autour de moi. Il tente de reprendre son geste mais déjà je fonce sur lui et, d'un violent coup de cimeterre, le décapite net. Je reste là quelques secondes à regarder sa tête roulée sur le sol. Les gaz des fissures s'échappent de plus en plus vite. Si bien que leur sifflement devient douloureux. La température est insupportable. Je fais demi-tour, laissant le cadavre du matelot parmi les tuyaux. Et si... Je me dirige vers les cuisines. Je m'arrête tout en me tenant à la porte et crie à mes matelots : « Fuyez ! Tout va exploser d'un moment à l'autre ! » Peut être a-t-il... Non... Sans attendre leur réponse, je me précipite vers la sortie, grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier et parviens à l'air libre. Mais alors... Notre navire est assez proche pour que je puisse l'atteindre. Je prends mon élan, saute et retombe avec fracas sur le pont. Pourquoi ne... Je fais volte-face et guette l'autre bâtiment. Personne. Tout est calme. Nos voiles fageyent. C'était un sorcier... C'était un sorcier... J'ordonne aux neuf écumeurs de garde sur le bateau de les tendre. Vite ! Plus vite ! Par la toute puissante mer faites qu'ils arrivent vite ! Trois gars chargés de sacs débordant de victuailles sortent du ventre de fer. Victuailles que nous ne connaissons pas... Ils courent et bondissent sur notre navire. Un vent de travers se lève. Nos voilures se gonflent lentement. Nous avançons. Une voix suraiguë s'élève du monstre de fer et tout explose. Sa carcasse vole en éclat et la vie de ceux qui étaient encore à l'intérieur avec. Je contemple ce sordide spectacle. Les autres également. Tous ensemble, accoudés sur la rambarde de bois, nous observons passivement le reste de métal enflammé sombrer dans les eaux troubles.

Une porte claque dans mon dos. C'est le Capitaine. « Par le Diable y aurai-t-il une bataille ?! Qui ose me réveiller de la sorte ?! »

En silence, nous le dévisageons. Avant que quiconque puisse prononcer une seule parole, il scrute les eaux du côté de l'épave, désormais engloutie, puis de l'autre côté. Il écarquille les yeux et, avec le plus grand des sourires, pointe du doigt l'horizon. Il saute de joie.

« Mes amis ! Regarder au loin ! Mes pirates, mes furieux, mes fidèles écumeurs contemplez ce spectacle : la Terre ! La Terre ! Nous sommes sauvés ! »

Comme un seul homme, nous regardons tous dans la direction désignée ; là où se dessine le paysage des côtes martelées par d'étranges et immenses tour.

« Oui Capitaine. C'est bien la Terre. Mais ce n'est pas la notre. »